

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 4

Artikel: Commisération
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203045>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Vous me disiez que vous étiez certain de gagner, que jamais vous n'avez vu cause meilleure; mais, permettez-moi de vous le dire, vous n'y avez rien compris du tout.

— Comment! je n'y ai rien compris! mais je suis docteur en droit, mon ami; j'ai fait mes études à deux universités.

— Alors monsieur n'a pas plus profité que notre Marquis.

— Qui ça, Marquis?

— Un veau que nous avons élevé; on lui a donné le lait de deux vaches, on lui a fait avoir une prime au concours de bétail, comme qui dirait son diplôme de l'académie des veaux, et avec tout ça il n'est devenu qu'un bœuf.

Du tac au tac. — M^{me} Pesson, d'un ton revêche, à son mari qui rentre de son cercle un peu plus tard que d'habitude :

— Je me demande le plaisir qu'on peut avoir à boire quand on n'a plus soif!

— Mon Dieu, ma chère amie, c'est sans doute un plaisir analogue à celui qu'éprouve à se regarder dans un miroir une femme qui n'est plus jolie.

L'homme clubiste.

Nous empruntons l'article suivant au journal humoristique de la section des Diablerets du Club alpin, *La Tribune des Cabanes*, « organe de la Société des gens de S. A. C. et de corde » :

L'homme clubiste est aussi vorace que carnivore; il mange de tout avec une égale avidité: des œufs, du lait, du fromage, des fruits, et surtout des pruneaux secs; lorsque la charcuterie et le macaroni lui manquent, il se rabat sur les rats, les mulots, les serpents, les escargots et les cuisses de grenouille. Enfin il mange du poisson, des écrevisses, des hannetons, des sauterelles et du foie gras.

On prétend qu'il supporte longtemps la faim; comme son tempérament est excessivement chaud, il supporte moins patiemment la soif: il est toujours altéré et boit toutes les fois qu'il trouve un cabaret. Chapardeur de sa nature, il ne cherche point cependant à entrer dans les jardins pour manger les légumes.

Inférieur en cela au renard, il emploie plus de mouvement que d'esprit: il est beaucoup plus fort par les mâchoires et les jambes de derrière que par l'intelligence. Il voit la nuit comme les chats; il ne dort pas longtemps et s'éveille aisément; mais c'est à tort que Buffon a prétendu qu'il dormait les yeux ouverts.

Sa force et son courage sont considérables; l'éléphant, le rhinocéros, le tigre, l'hippopotame et le receveur de l'Etat sont les seules espèces qu'il semble craindre et éviter.

La voix du clubiste est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents qu'il fait surtout entendre lorsqu'on l'irrite. Il rugit cinq ou six fois par jour et plus souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie.

Il est très susceptible de colère et grogne terriblement lorsqu'il a faim ou que les puces l'empêchent de dormir. Quoiqu'il paraisse doux et inoffensif, il faut toujours s'en défier et le traiter avec circonspection, surtout ne pas le frapper sur le nez, ni le toucher aux parties dépourvues de poil.

Lorsqu'il est resté longtemps sans boire, il pousse un son triste, semblable au cri du paon.

Les clubistes dorment une bonne partie de l'hiver. Au printemps, lorsqu'ils ont bien engraisé, il n'ont presque pas la force de marcher, ou du moins ils ne peuvent courir aussi vite qu'un homme. Ils ont quelquefois dix doigts d'épaisseur de graisse aux côtes et aux cuisses; le dessous de leurs pieds est gros et enflé, lorsqu'on le coupe, il en sort un suc blanc et laiteux (employé en pharmacie sous le nom de *succus pedis Clubisticus*) et c'est ce qui fait que,

pendant l'hiver, dans leurs retraites, ils sucent continuellement leurs pattes. En été, le peu de graisse dont il est chargé, rend le clubiste impropre à la nage, aussi coule-t-il à pic, avec son fournement, au passage des lacs et des ruisseaux...

L'homme clubiste est en général réfractaire aux charmes du beau sexe; celui-ci ne laisse pas cependant de lui donner la chasse avec le développement et l'étalage des appas accoutumés. Dès qu'il est pris, le clubiste devient doux et soumis; on peut alors l'attacher, le museler et le conduire où l'on veut: à l'église ou à Ouchy, à la fête de la Navigation...

Il rend quelques services à l'agriculture en arrosant de sa sueur, par les temps secs, les pâtures escarpées, et en faisant des dépôts de guano dans les hautes régions qui, sans cela, seraient privées d'engrais naturels...

Aristote prétend que le poil de sa moustache, pris en pilule, tue l'homme et les animaux; c'est parce qu'étant dur et raide, ce poil fait, dans l'estomac, le même effet qu'un paquet d'aiguilles.

On connaît plusieurs races et variétés de l'homme clubiste; les principales sont les suivantes:

a) Le *Clubiste des rochers* (*varietas rupicola*) a l'épiderme des fesses et des genoux épais et corné comme chez l'homme tailleur (*homo sartor*). Son existence est éphémère.

b) Le *Clubiste des cols et passages* (*varietas Coli-cola*) se distingue par son embonpoint et sa soif inextinguible. Ses glandes sudoripares sont très développées et secrètent un liquide abondant. Il va en troupe et a une odeur forte qui le décèle.

c) Le *Clubiste des glaciers* (*varietas glacialis*). Chez les individus de cette variété, le cordon ombilical est persistant et accroissent jusqu'à la maturité; il est susceptible d'atteindre alors une longueur considérable et une grande solidité. Le Clubiste le porte enroulé, soit sur son dos, soit en bandouillère; il s'en sert pour s'attacher à ses semblables lorsqu'il s'aventure sur les glaciers ou dans leurs rochers...

Il mue plusieurs fois dans le cours de l'été; son épiderme se détache par fragments blanchâtres qui peuvent atteindre des dimensions très notables, de telle façon, qu'en certaines contrées, les pâtres s'en confectionnent des gâtres, voire même des couvertures de coussins pour l'hiver.

Pour se garantir des ardeurs du soleil, sur la neige, il s'enduit volontiers le museau et les oreilles d'un mélange de cire à parquet et de fiente de chauve-souris. (Dr Sécheyay's et Gletscher Crème.) LE D^r GRATEROC.

Notre sort est le bon.

« ... Il y a dans la vie des hommes sédentaires un singulier moment; tant que la jeunesse a duré, ils ont cru longtemps à un certain essor d'un certain mouvement dans leur vie; ils ont passé des années à faire ce roman tout en faisant leurs affaires; en attendant, la vie a coulé, l'âge est venu, et sur les limites presque de la vieillesse, ils ont aperçu tout à coup que le temps était passé, qu'il était trop tard; alors ils se sont séparés avec un long soupir des rêves de toute leur vie, ou bien ils ont voulu à toute force les réaliser, et c'est ce qui nous explique pourquoi il se fait tant de folies à quarante-cinq ans.

... Je crois qu'en m'enchaînant toute ma vie à des devoirs uniformes, à des obligations inexorables, Dieu m'a fait tout le bien que je me serais refusé à moi-même si j'eusse été libre de mon choix. Après tout, il n'y a de vraie liberté que dans la dépendance acceptée, et n'avoir pour maître que soi, c'est avoir pour maître un tyran. Nous marchons sur le bonheur sans le voir, et nous le fuions en le cherchant. Ne pou-

vant voyager en personne, je fais voyager mon imagination; elle m'entretient à mon foyer de tout ce qu'elle a vu, et j'incline à penser que je ne verrai jamais d'aussi belles choses qu'elle. »

VINET.

(Lettre à une dame qui l'incitait à un long voyage).

Tré por ion.

— Mâ, Louis, attitutavâ cliau caïons, qué tredon que fon! Qué-te que l'an à tan ronâ pé cé boaton? Va vâire cein que l'e, devan que te setâ po medzi.

— Que vau-tou que saï, l'aï ya rein dau to, Louise. Te sâ prau coumeïn son cliau bité; son coumeïn bin daï dzein que l'aï ya, fau pâ grand tsouze po les ingrindzi. Lau za tou dza bailli?

— Prau su que lau zè bailli; te sâ bin que l'an adè lau medzi devan les dzeins. Te dio que l'an auquiè, va vâire cein que l'e.

Louis va vâire et trauvé deïn l'audze onna coulhi que sa fenna avâi laïssi tsezi deïn la mitre; l'étaï po cé afère que lè caïons fasan tan la chette. Et lo Louis que l'étaï pas mau farceu, quand revin vâ sa fenna, laï de :

— Te faut pas l'ébayi se té caïons ne son pas conteints; te ne lau za rein bailli qu'onna coulhi po tré que son!

E.

Et en vers, encore!

L'origine de quelques lettres de l'alphabet.

Par une chance sans égale
L'A doit sa naissance à l'amour,
Car chacun sait que certain jour
Hercule fit l'A près d'Omphale.

Un potier, dans son humeur brusque,
Brisant un vase mal tourné,
S'écrie: « Ce vieux pot fait l'E. »
L'E nous vient donc d'un vase étrusque.

K précède le maquillage;
Prenez un très vilain vieillard,
Faites-le jouer au billard,
Vous verrez que K rend beau l'âge.

Cette lettre, le fait est rare,
A cent mille papas... et plus,
Puisqu'on déclare pères d'U
Tous les objets que l'on égare.

Assez, assez, comme cela, n'est-ce pas?

Méprise.

Une brave femme s'en va consulter une somnambule pour lui demander son avis sur le cas d'un être qui lui est cher.

— Avez-vous de ses cheveux? demande la somnambule.

La bonne femme tend une mèche qu'elle avait apportée.

La somnambule tâte minutieusement. Son visage trahit quelque surprise. C'étaient des cheveux d'une nature toute particulière, crépus, laineux, un peu gras.

— Je vois, dit-elle, il a de la famille au-delà des mers!...

— Pas possible! exclame la bonne femme.

— Oui, il va faire un long voyage.

— Eh! mon té, mon té! Y va mourir, pour sûr. On m'a bien dit qu'ils ne revenaient pas de la clavelée.

L'être cher était un mouton, et la somnambule avait pris la laine pour les cheveux d'un nègre.

Commisération.

Un charretier s'était laissé prendre entre son char et un poteau de télégraphe. Il avait eu trois côtes enfoncées.

Comme le médecin sortait de la maison qu'habitait le blessé, une voisine l'arrêta:

— Pardon, mossieu le docteur, je voudrais seulement savoir comment va ce pauvre homme.

— Oh bien, pas trop mal; il s'en tirera.

— Eh! mon té, tant mieux, tant mieux!

— Etes-vous sa parente?

— Non, mossieu le docteur, seulement je vous dirai que, ce matin encore, je lui ai prêté deux francs et je n'ai pas de reçu.

Passer votre chemin.

(Vieille chanson)

Vous qui, d'un ton très philosophe,
Calomniez le genre humain,
On vous doit bien cette apostrophe :
« Passez, passez votre chemin ! » (bis)

Vous qui savez chanter et rire
Et boire, sans désemparer,
Deux fois ne vous faites pas dire :
« Donnez-vous la peine d'entrer ! » (bis)

Usuriers, qui, d'un air avide,
Chez moi venez tendre la main ;
Je n'y suis pas, ma bourse est vide ;
« Passez, passez votre chemin ! » (bis)

Amis vrais et pleins de tendresse,
Vous qui venez me rassurer
Avec de bons billets de caisse :
« Donnez-vous la peine d'entrer ! » (bis)

Laïs, à qui rien ne résiste,
Qui m'éveill-z de grand matin ;
Hélas, que le sort vous assiste :
« Passez, passez votre chemin ! » (bis)

Jeune novice au regard tendre,
Qui craignez tant de vous montrer,
Vous ne devez jamais attendre :
« Donnez-vous la peine d'entrer ! » (bis)

Tristes frondeurs, froids parasites,
Ennuysés d'un joyeux refrain,
Momus dédaigne vos visites ;
« Passez, passez votre chemin ! » (bis)

Vous, que les talents et les grâces
En tous les lieux font désirer,
L'amitié vous offre des places :
« Donnez-vous la peine d'entrer ! » (bis)

Tristes boissons, qu'à ses malades
Ordonne un grave médecin,
Tisanes, sirops, limonades,
« Passez, passez votre chemin ! » (bis)

Baume divin, liqueur si pure,
Que Dieu fit pour nous restaurer,
Au nom de Bacchus, d'Épicure,
« Donnez-vous la peine d'entrer ! » (bis)

Lâi äodra quoui voudra.

L'étai à la guierra dâo Sonderbond. On gailla d'on Corcellés — ne mē rassovegnē pas quin Corcellés l'étai ; y'en a atant que dē soucis — n'étai pas trop à se n'èze et apriandavē dē fèrē fū, kâ l'étai por li une affèrē dâo diablo dē teri lo gatollion. Assebin quand l'oie lè premi coups dē fusi s'alla catzi derrâi onna courtena et la nē traçâ avau contrè lo canton dē Vaud, io l'arrevâ tot essocliâ.

Onna fenna que l'âi reincontrè lâo de :

— Te possibllio ! Vo revignè dza ! La guierra lâi est-elle finie ? N'y a dza min d'ennemis ?

— Na, l'est pas cein. Me su sauva.

— Ah bin, l'est dâo bio. Vos alla vo ferè vergogne ; lè z'autro sē vont foltrè dē vo. Et voutra fennè, qu'in va-t-elle dèrè ? Lâi va bin recaffa. Vo faut bin vito retornâ à la guierre.

— Lo grand diablo se le retornè ; alla-z'i vo mîmo. Craidè-vo que vu alla mē fèrē estraupia ; ka ne lâo tsau pas iō meri, que vo tiron pè la tita, lè tzambès, l'estoma et lo veintrò, et ne vu rein dē cō coumerço.

Contravention.

Un de nos lecteurs a reçu du secrétaire municipal de la commune qu'il habite la lettre que voici :

« ... Le corps que j'écris vous a mis à l'amende dans sa séance d'aujourd'hui avec huit poules qui ont passé sur le grand Jaques et que notre police a vues qu'elles mangeaient de l'herbe sur les côtes de M. le syndic. »

Une offre tentante.

Au temps où le commissaire Potterat était encore le chef du poste de police de Saint-François, une demoiselle très élégante fut abordée par un affreux vagabond tout déguenillé.

— Que me voulez-vous encore ? lui fit-elle. Ne vous ai-je pas déjà fait la charité aujourd'hui même ?

— J'en suis encore mille fois reconnaissant à mademoiselle. Seulement, M. Potterat a vu la bonté que mademoiselle a eue pour moi ; si donc je passe seul devant le poste, je suis sûr d'être cueilli. Pour m'éviter cette honte, mademoiselle accepterait-elle mon bras pour traverser la place ? Comme ça, il n'oserait me toucher ; il me croirait le bon ami à mademoiselle.

Cela lui passera. — Maman, mon Edouard n'est-il pas le plus tendre, le plus adorable des fiancés ? Je trouve même qu'il m'est trop soumis.

— Patience, mon enfant, cela lui passera avec le mariage.

A quoi s'en tenir.

On reconnaît un mot historique à ce qu'il a été forgé par la légende, et un mot d'auteur à ce qu'il est l'œuvre d'autrui. En voici quelques exemples piquants.

Les mots d'Alexandre Dumas fils étaient célèbres : les plus fameux ne sont pas de lui. « Les affaires ? c'est bien simple ; c'est l'argent des autres. » Alphonse Karr, Gavarni, M^{me} de Girardin et Talleyrand l'avaient dit avant Dumas et Béroalde de Verville, avant eux.

Dans la *Princesse de Bagdad*, Nourrady raconte qu'il a tué une homme en duel, « Oh ! répond quelqu'un, il était bien ennuyeux. » Cette réplique est dans la *Diana* de d'Ennery et Brésil.

« Portez ce verre d'eau au Manzanarès ; il en a plus besoin que moi » Au septième siècle de notre ère, Venance Fortunat, évêque et poète, écrivait à propos du Gers, autre fleuve méridional : « Apportez lui de l'eau, elle a besoin qu'on l'arrose, la pauvre rivière. »

C'est en 1852 que Henry Monnier prêta à Joseph Prudhomme cette phrase immortelle : « Ce sabre, est le plus beau jour de ma vie. » Dès 1839, Alphonse Karr faisait dire à un capitaine de la garde nationale : « Chers camarades, votre suffrage est le plus beau jour de ma carrière militaire »

Ce même Alphonse Karr a écrit des jeunes filles en quête d'un mari : « On leur enseigne à faire des trébuchets pour prendre des oiseaux, mais non des cages pour les retenir. » La phrase, textuellement, se trouve dans un ouvrage de Swift.

M. Laurent Tailhadé est surtout connu du grand public pour sa boutade après l'attentat de Vaillant. Avant lui, Auguste Vacquerie avait écrit dans *Profilis et Grimaces* : « Il leur est indifférent que le vers soit pour ou contre la liberté, luttent ou assassin, pourvu qu'il assassine avec un beau geste ! »

Œufs brouillés aux foies de volaille.

(6 personnes.)

(20 minutes.)

Coupez en petits dès 3 beaux foies de volaille, assaisonnez de sel et de poivre, et soutez-les vivement au beurre pour qu'ils ne durissent pas. Liez-les avec 2 ou 3 cuillerées de sauce brune, retirez du feu, complétez avec 5 gouttes d'« Arome Maggi », une pincée de persil hâché, et tenez au chaud sans laisser bouillir.

Cassez 10 œufs dans une casserole, assaisonnez comme pour une omelette, battez-les légèrement pour mélanger jaunes avec blancs et cuisez à feu doux, en remuant constamment, et jusqu'à ce que les œufs soient à l'état de masse crémeuse. Versez les œufs brouillés dans une timbale et dressez les foies de volaille au milieu, et en bouquet.

(La Salle à manger de Paris.)

LOUIS TRONGET.

Au bon temps des revues.

C'était jour de grande revue. Le commandant passait l'inspection. Les courriers — dits « piquettes » — se présentent ensemble au bureau.

Un officier commande : « Sabre en main ! »

Un des courriers reste immobile.

Le commandant s'approche et demande au soldat pourquoi il n'exécute pas le commandement.

— Pâyo demi-pot se vo pâodè lo sailli, commandant !

Le sabre s'était rouillé dans le fourreau.

Notre « squelet ».

Un chercheur a trouvé, parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, un petit traité d'ostéologie, qui doit dater du temps de Scarron. Ce traité est rédigé en vers. Il est très curieux. En voici deux extraits :

On conte dedans un squelet
deux cens os et quarante sept
et ce serait n'estre qu'un asné
d'en mettre plus de huit au crane.
Commençons par celui du front ;
les bregmes et pétreux en sont :
l'occipital, le sphénoïde ;
ajoutant aussi l'ethnoïde ;
l'oreille a dedans ses conduits
trois os qui sont assez petits,
incus, malléolus, stapes.
Disons ceux de la face après,
ce, commençons par les mâchoires
dont la haute a trois arbitraires ;
un grand, un petit, un moien ;
mais je ne say plus le moien
d'en mettre un qui sert à la table,
dont le service est agréable,
contenant en soy seize dents.

Nous ne pouvons naturellement donner ici l'énumération de cent quarante-sept os du « squelet » ; bornons-nous à citer les trente-quatre de l'échine :

Sept du col et douze du dos ;
de cinq les lombes en font montre.
Dans l'os sacrum on en rencontre
si j'ay bonne mémoire six
et quatre on compte du coccix.
Tous ces os s'appellent vertèbres,
au jour comme dans les ténèbres.

THÉÂTRE. — Jeudi, la deuxième de *La Rafale* de Bernstein, eut le succès de la première. Demain, dimanche, un drame dont les années ne peuvent avoir raison : *Les crochets du Père Martin* et *Le prince Consort*. On ne saurait composer un programme qui réponde mieux à tous les goûts. Depuis mardi, et durant deux semaines, *Athalie*, tragédie de Racine, avec les chœurs. Il y a longtemps déjà que M. Darcourt prépare cette représentation, qui sera extraordinaire. La valeur littéraire d'*Athalie*, une interprétation que l'on peut prédire excellente, une mise en scène impeccable ; en faut-il plus pour assurer des salles combles.

KURSAAL. — Hier, coïncidant avec l'audition de *Yvette Guilbert*, dont il n'est pas besoin de dire le succès, fut donnée la première de *Lausanne-brigue*, une revue locale dont on parlait depuis quelque temps déjà et que les Lausannois étaient impatients de connaître. Quelque brillant que fût le spectacle que, dans l'attente, leur imagination ait créé, nous ne croyons pas qu'il égale la réalité. M. Tapie a fait vraiment œuvre de goût et s'est, une fois de plus, dévoilé comme un metteur en scène des plus habiles. L'œil, l'oreille, l'esprit trouvent leur compte dans *Lausanne-brigue*. Une belle série commence pour notre Kursaal.

Un problème résolu !

Il s'agissait de faire une boisson à la fois facile à digérer, inoffensive et possédant la saveur du bon café.

Ce problème a été très heureusement résolu en tous points, après de longues années d'essais très difficiles, par la création du *café de malt Kathreiner*.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.